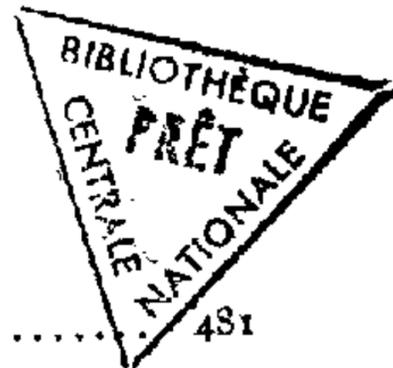


# La Revue

## hebdomadaire

ROMANS, HISTOIRE, VOYAGES, &

### SOMMAIRE



PAUL HERVIEU. — L'Armature. (V.) . . . . .	481
*** — Le siège de Paris. (VI.) . . . . .	511
GEORGES BEAUME. — Les Vendanges. (IV.) . . . . .	534
M <sup>re</sup> COSTA DE BEAUREGARD. — Le Roman d'un royaliste sous la Révolution. (III.) . . . . .	559
MARCEL PROUST. — La mort de Baldassare Silvande, vicomte de Sylvania. . . . .	584
GEORGES DE DUBOR. — Le Centenaire de l'Institut. . . . .	607
L. BERNARDINI. — Chez les « Pécheurs d'Islande ». . . . .	624
ÉMILE HINZELIN. — Un souvenir. . . . .	630
MAURICE TALMEYR. — La justice. . . . .	631
LOUIS FRANVILLE. — Bulletin politique. . . . .	635

Per 16° 49

E. PLON, NOURRIT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE, PARIS

~~~~~

LA MORT  
DE  
BALDASSARE SILVANDE  
VICOMTE DE SYLVANIE

---

*A Reynaldo Hahn, poète chanteur et musicien.*

I

« Demain, puis demain, puis demain glisse  
ainsi à petits pas jusqu'à la dernière syllabe  
que le temps écrit dans son livre. Et tous nos  
hiers ont éclairé pour quelques fous le chemin  
de la mort poudreuse. Eteins-toi, éteins-toi,  
court flambeau. La vie n'est qu'une ombre  
errante, un pauvre comédien qui se pavane et  
se lamente pendant son heure sur le théâtre et  
qu'après on n'entend plus. C'est un conte dit  
par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui  
ne signifie rien. »

(SHAKESPEARE, *Macbeth.*)

— Monsieur Alexis, ne pleurez pas comme cela, M. le vicomte de Sylvania va peut-être vous donner un cheval.

— Un grand cheval, Beppo, ou un poney ?

— Peut-être un grand cheval comme celui de M. Cardenio. Mais ne pleurez donc pas comme cela... le jour de vos treize ans !

L'espoir de recevoir un cheval et le souvenir qu'il avait treize ans firent briller à travers les larmes les yeux d'Alexis. Mais il n'était pas consolé, puisqu'il fallait aller voir son oncle Baldassare Silvande, vicomte

de Sylvanie. Certes, depuis le jour où il avait entendu dire que la maladie de son oncle était inguérissable, Alexis l'avait vu plusieurs fois. Mais depuis tout avait bien changé. Baldassare s'était rendu compte de son mal et savait maintenant qu'il avait au plus trois ans à vivre. Alexis, sans comprendre d'ailleurs comment cette certitude n'avait pas tué de chagrin ou au moins rendu fou son oncle, se sentait incapable de supporter la douleur de le voir. Persuadé qu'il allait lui parler de sa fin prochaine, il ne se croyait pas la force non seulement de le consoler, mais même de retenir ses sanglots : il avait toujours adoré son oncle, le plus grand, le plus beau, le plus jeune, le plus vif, le plus doux de ses parents. Il aimait ses yeux gris, ses moustaches blondes, ses genoux, lieu profond et doux de plaisir et de refuge quand il était plus petit et qui lui semblaient alors inaccessibles comme une citadelle, amusants comme des chevaux de bois et plus inviolables qu'un temple. Alexis, qui désapprouvait hautement la mise sombre et sévère de son père, et rêvait à un avenir où, toujours à cheval, il serait élégant comme une dame et splendide comme un roi, reconnaissait en Baldassare l'idéal le plus élevé qu'il se formait d'un homme ; il savait que son oncle était beau, qu'il lui ressemblait. Il savait aussi qu'il était intelligent, généreux, qu'il avait une puissance égale à celle d'un évêque ou d'un général. A la vérité, les critiques de ses parents lui avaient appris que le vicomte avait des défauts. Il se rappelait même la violence de sa colère le jour où son cousin Cardenio s'était moqué de lui, l'éclat de ses yeux et les jouissances de sa vanité quand le duc de Parme avait cherché à lui faire épouser sa sœur (il avait alors en essayant de dissimuler son plaisir serré les dents et fait une grimace qui lui était habituelle et qui déplaisait à Alexis), et le ton méprisant dont il parlait à Assumpta qui faisait profession de ne pas aimer sa

musique. Souvent ses parents faisaient allusion à d'autres actes de son oncle qu'Alexis ignorait, mais qu'il entendait vivement blâmer.

Mais tous les défauts de Baldassare, sa grimace vulgaire avaient certainement disparu. Quand son oncle avait su que dans deux ans peut-être il serait mort, combien les moqueries de Cardenio, l'amitié du duc de Parme et sa propre musique avaient dû lui devenir indifférentes ! Alexis se le représentait aussi beau, mais solennel et plus parfait encore qu'il n'était auparavant, oui, solennel et déjà plus tout à fait de ce monde. Aussi à son désespoir se mêlait un peu d'inquiétude et d'effroi.

Les chevaux étaient attelés depuis longtemps, il fallait partir ; il monta dans la voiture, puis redescendit pour aller demander un dernier conseil à son précepteur ; au moment de parler, il devint cramoisi :

— Monsieur Legrand, vaut-il mieux que mon oncle croie ou ne croie pas que je sais qu'il doit mourir ?

— Qu'il ne le croie pas, Alexis.

— Mais s'il m'en parle ?

— Il ne vous en parlera pas.

— Il ne m'en parlera pas, dit Alexis étonné, car c'était la seule alternative qu'il n'eût pas prévue. Chaque fois qu'il commençait à s'imaginer la visite à son oncle, il l'entendait lui parler de la mort avec la douceur d'un prêtre.

— Mais enfin s'il m'en parle ?

— Vous direz qu'il se trompe.

— Et si je pleure ?

— Vous avez trop pleuré ce matin, vous ne pleurez pas chez lui.

— Je ne pleurerai pas, s'écria Alexis avec désespoir, mais il croira que je n'ai pas de chagrin, que je ne l'aime pas, mon petit oncle. Et il se mit à fondre en larmes.

Sa mère, impatientée d'attendre, vint le chercher, ils partirent.

Quand Alexis eut donné son petit paletot à l'un des trois valets en livrée verte et blanche aux armes de Sylvanie qui se tenaient dans le vestibule, il s'arrêta un moment avec sa mère à écouter un air de violon qui venait d'une chambre voisine. Puis on les conduisit dans une immense pièce ronde entièrement vitrée où le vicomte se tenait souvent. En entrant on voyait en face de soi la mer, et en tournant la tête, des pelouses, des pâturages et des bois. Au fond de la pièce il y avait deux chats, des roses, des pavots et beaucoup d'instruments de musique. Ils attendirent un instant.

Alexis se jeta sur sa mère, elle crut qu'il voulait l'embrasser, mais il lui demanda tout bas, sa petite bouche collée à son oreille :

— Quel âge a mon oncle ?

— Il aura trente-six ans au mois de juin.

Il voulut demander : Crois-tu qu'il aura jamais trente-six ans ? mais il n'osa pas.

Une porte s'ouvrit, Alexis trembla, un domestique dit :

— Monsieur le vicomte vient à l'instant.

Bientôt le domestique revint, faisant entrer deux paons et un chevreau que le vicomte emmenait partout avec lui. Puis on entendit de nouveaux pas, et la porte s'ouvrit encore. « Ce n'est rien, c'est un autre domestique », se dit Alexis dont le cœur battait chaque fois qu'il entendait du bruit. « C'est sans doute un domestique, oui, bien probablement un domestique. » Mais en même temps il entendait une voix douce :

— Bonjour, mon petit Alexis, je te souhaite une bonne fête. Et son oncle en l'embrassant lui fit peur. Il s'en aperçut sans doute, et, sans plus s'occuper de lui,

pour lui laisser le temps de se remettre, il se mit à causer avec sa belle-sœur, la mère d'Alexis, qui, depuis la mort de sa mère, était l'être qu'il aimait le plus au monde.

Maintenant, Alexis rassuré n'éprouvait plus qu'une immense tendresse pour ce jeune homme encore si charmant, à peine plus pâle, héroïque au point de jouer la gaieté dans ces minutes tragiques. Il aurait voulu se jeter à son cou et n'osait pas, craignant de briser l'énergie de son oncle qui ne pourrait plus rester maître de lui. Le regard triste et doux du vicomte lui donnait surtout envie de pleurer. Alexis savait que toujours ses yeux avaient été tristes et même dans les moments les plus heureux semblaient implorer une consolation pour des maux qu'il ne paraissait pas ressentir. Mais à ce moment il crut que la tristesse de son oncle, courageusement bannie de sa conversation, s'était réfugiée dans ses yeux qui seuls dans toute sa personne étaient sincères avec ses joues maigries.

— Je sais que tu aimerais conduire une voiture à deux chevaux, mon petit Alexis, dit Baldassare; on t'amènera demain un cheval. L'année prochaine, je compléterai la paire, et dans deux ans je te donnerai la voiture. Mais peut-être cette année pourras-tu toujours monter le cheval, nous l'essayerons à mon retour. Car je pars décidément demain, ajouta-t-il, mais pas pour longtemps. Avant un mois, je serai revenu et nous irons ensemble en matinée, voir la comédie où je t'ai promis de te conduire.

Alexis savait que son oncle allait passer quelques semaines chez un de ses amis, il savait aussi qu'on permettait encore à son oncle d'aller au théâtre; mais tout pénétré qu'il était de cette idée de la mort qui l'avait profondément bouleversé avant d'aller chez son oncle, ces paroles lui causèrent un étonnement douloureux et profond.

— Je n'irai pas, se dit-il. Comme il souffrirait d'entendre les bouffonneries des acteurs et le rire du public!

— Quel est ce joli air de violon que nous avons entendu en entrant? demanda la mère d'Alexis.

— Ah! vous l'avez trouvé joli, dit vivement Baldassare d'un air joyeux. C'est la romance dont je vous avais parlé.

« Joue-t-il la comédie? » se demanda Alexis, « comment le succès de sa musique peut-il encore lui faire plaisir? »

A ce moment, la figure du vicomte prit une expression de douleur profonde, ses joues avaient pâli, il fronça les lèvres et les sourcils, ses yeux s'emplirent de larmes.

« Mon Dieu! » s'écria intérieurement Alexis, « ce rôle est au-dessus de ses forces! Mon pauvre oncle! Mais aussi pourquoi craignait-il tant de nous faire de la peine? pourquoi prendre à ce point sur lui? »

Mais les douleurs de l'ataxie qui serraient parfois Silvande comme dans un corset de fer, jusqu'à lui laisser sur le corps comme des marques de coups, et dont l'acuité venait de contracter malgré lui son visage, s'étaient dissipées : il se remit à causer avec bonne humeur après s'être essuyé les yeux.

— Il me semble que le duc de Parme est moins aimable pour toi depuis quelque temps, demanda maladroitement la mère d'Alexis.

— Le duc de Parme, s'écria Baldassare furieux, le duc de Parme moins aimable : mais à quoi pensez-vous, ma chère? Il m'a encore écrit ce matin pour mettre son château d'Illyrie à ma disposition, si l'air des montagnes pouvait me faire du bien. Il se leva vivement pour aller sonner, mais réveilla sa douleur atroce; il dut s'arrêter un moment; à peine fut-elle calmée, il appela :

— Donnez-moi la lettre qui est près de mon lit. Et il lut vivement :

« Mon cher Baldassare, combien je m'ennuie de ne pas vous voir ! etc., etc. »

Au fur et à mesure que se développait l'amabilité du prince, la figure de Baldassare s'adoucissait, brillait d'une confiance heureuse ; tout à coup, voulant sans doute dissimuler une joie qu'il ne jugeait pas très élevée, il serra les dents et fit la jolie petite grimace vulgaire qu'Alexis avait cru à jamais bannie de sa face pacifiée par la mort. En plissant comme autrefois la bouche de Baldassare, cette petite grimace dessilla les yeux d'Alexis, qui depuis qu'il était auprès de son oncle avait cru, avait voulu contempler le visage d'un mourant à jamais détaché des réalités vulgaires et où ne pouvait flotter qu'un sourire héroïquement contraint, tristement tendre, céleste et désenchanté. Maintenant, il ne douta plus que Cardenio en taquinant son oncle l'aurait mis, comme auparavant, en colère ; que dans la gaieté du malade, dans son désir d'aller au théâtre, il n'entraît ni dissimulation ni courage, et qu'arrivé si près de la mort, Baldassare continuait à ne penser qu'à la vie.

En rentrant chez lui, Alexis fut vivement frappé de cette pensée que lui aussi mourrait un jour, et que s'il avait encore devant lui bien plus de temps que son oncle, son vieux jardinier, la duchesse d'Alériouvres, cousine de Baldassare, ne lui survivraient certainement pas longtemps. Pourtant assez riche pour se retirer. Beppo travaillait toujours pour gagner plus d'argent encore, et pour tâcher d'obtenir un prix pour ses roses ; la duchesse, malgré ses soixante-dix ans, prenait grand soin de se teindre et, dans les journaux, payait des articles où on célébrait la jeunesse de sa démarche, l'élégance de ses réceptions, les raffinements de sa table et de son esprit. Ces exemples ne diminuèrent

pas l'étonnement où l'attitude de son oncle avait plongé Alexis, mais lui en inspiraient un pareil qui, gagnant de proche en proche, s'étendit comme une stupéfaction immense sur le scandale universel de ces existences dont il n'exceptait pas la sienne propre, marchant à la mort à reculons, en regardant la vie. Résolu à ne pas imiter une aberration si choquante, il décida, à l'imitation des anciens prophètes dont on lui avait enseigné la gloire, de se retirer dans le désert avec quelques-uns de ses petits amis, et il en fit part à ses parents.

Heureusement plus que leurs moqueries, la vie, dont il n'avait pas encore épuisé le lait fortifiant et doux, tendit son sein pour le dissuader. Et il se remit à y boire avec une avidité joyeuse dont son imagination crédule et riche écoutait naïvement les doléances et réparait magnifiquement les déboires.

## II

• La chair est triste, hélas ! •  
(Stéphane MALLARMÉ.)

Le lendemain de la visite d'Alexis, le vicomte de Sylvanie était parti pour le château où il devait passer trois ou quatre semaines et où la présence de nombreux invités pouvait distraire la tristesse qui suivait souvent ses douleurs ataxiques. Bientôt tous les plaisirs se résumèrent pour lui dans la compagnie d'une jeune femme qui les lui doublait en les partageant. Il crut sentir qu'elle l'aimait, mais garda pourtant quelque réserve avec elle : il la savait absolument pure, attendant impatiemment d'ailleurs l'arrivée de son mari ; puis lui n'était pas sûr de l'aimer véritablement, et il sentait vaguement quel péché ce serait de l'entraîner à mal faire.

A quel moment leurs rapports avaient-ils été déna-

turés, il ne put jamais se le rappeler. Maintenant, comme en vertu d'une entente tacite et dont il ne pouvait déterminer l'époque, il lui baisait les poignets et lui passait la main autour du cou. Elle paraissait si heureuse, qu'un soir il fit plus. Il commença par l'embrasser, puis la caressa longuement, et de nouveau l'embrassa sur les yeux, sur la joue, sur les lèvres, dans le cou, aux coins du nez. La bouche de la jeune femme allait en souriant au-devant des caresses, et ses regards brillaient dans leurs profondeurs comme une eau tiède de soleil. Les caresses de Baldassare cependant étaient devenues plus hardies ; à un moment il la regarda, il fut frappé de sa pâleur, du désespoir infini qu'exprimaient son front mort, ses yeux navrés et las qui pleuraient, en regards plus tristes que des larmes, comme la torture endurée pendant une mise en croix, ou après la perte irréparable d'un être adoré. Il la considéra un instant, et alors, dans un effort suprême, elle leva vers lui ses yeux suppliants qui demandaient grâce en même temps que sa bouche avide, dans un mouvement inconscient et convulsif, redemandait des baisers. Repris par le plaisir qui flottait autour d'eux dans le parfum de leurs baisers et dans le souvenir de leurs caresses, ils se jetèrent l'un sur l'autre en fermant désormais les yeux, ces yeux cruels qui leur montraient la détresse de leurs âmes. Ils ne voulaient pas la voir, et lui surtout fermait les yeux de toutes ses forces, comme un bourreau pris de remords et qui sent que son bras tremblerait au moment de frapper sa victime si, au lieu de se l'imaginer encore excitante pour sa rage et le forçant à l'assouvir, il pouvait la regarder en face et ressentir un moment sa douleur.

La nuit était venue, et elle était encore dans sa chambre, les yeux vagues et sans larmes. Elle partit sans lui dire un mot, en baisant sa main avec une tristesse passionnée.

Lui pourtant ne pouvait dormir et, s'il s'assoupissait un moment, frissonnait en sentant levés sur lui les yeux suppliants et désespérés de la douce victime. Tout à coup il se la représenta telle qu'elle devait être maintenant, ne pouvant dormir non plus et se sentant si seule. Il s'habilla, marcha doucement jusqu'à sa chambre, n'osant pas faire de bruit pour ne pas la réveiller, n'osant pas non plus rentrer dans sa chambre à lui où le ciel, la terre et son âme l'étouffaient de leur poids. Il resta là, au seuil de la chambre de la jeune femme, croyant à tout moment qu'il ne pourrait se contenir un moment de plus et qu'il allait entrer, puis épouvanté à la pensée de rompre ce doux oubli qu'elle dormait d'une haleine dont il percevait la douceur égale, pour la livrer cruellement aux remords et au désespoir, hors des prises de qui elle trouvait un moment le repos. Il resta là au seuil, tantôt assis, tantôt à genoux, tantôt couché. Au matin, il rentra dans sa chambre, frileux, calmé, dormit longtemps et se réveilla plein de bien-être. Ils s'ingénièrent réciproquement à rassurer leurs consciences, ils s'habituaient aux remords qui diminuèrent, au plaisir qui devint aussi moins vif; et quand il retourna en Sylvanie, il ne garda comme elle qu'un souvenir doux et un peu froid de ces minutes enflammées et cruelles.

### III

« Sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. »

(*Lettre de madame de Sévigné à madame de Grignan, lettre 1127.*)

Quand Alexis, le jour de ses quatorze ans, alla voir son oncle Baldassare, il ne sentit pas se renouveler, comme il s'y était attendu, les violentes émotions de l'année précédente. Les courses incessantes sur le

cheval que son oncle lui avait donné, en développant ses forces, avaient lassé tout son énervement et avaient en lui ce sentiment continu de la bonne santé qui s'ajoute alors à la jeunesse comme la conscience obscure de la profondeur de ses ressources et de la puissance de son allégresse. A sentir, sous la brise éveillée par son galop, sa poitrine gonflée comme une voile, son corps brûlant comme un feu d'hiver, et son front aussi frais que les feuillages fugitifs qui le ceignaient au passage, à raidir en rentrant son corps sous l'eau froide ou à le délasser longuement pendant les digestions savoureuses, il exaltait en lui ces puissances de la vie qui, après avoir été l'orgueil tumultueux de Baldassare, s'étaient à jamais retirées de lui pour aller réjouir des âmes plus jeunes, qu'un jour pourtant elles déserteraient aussi. Rien en Alexis ne pouvait plus défaillir de la faiblesse de son oncle, mourir à sa fin prochaine. Le bourdonnement joyeux de son sang dans ses veines et de ses désirs dans sa tête l'empêchait d'entendre les plaintes exténuées du malade. Alexis était entré dans cette période ardente où le corps travaille si robustement à élever ses palais entre lui et l'âme, qu'elle semble bientôt avoir disparu, jusqu'au jour où la maladie et le chagrin ont lentement miné la douloureuse fissure au bout de laquelle « elle » réapparaît. Il s'était habitué à la maladie mortelle de son oncle comme à tout ce qui dure autour de nous, et bien qu'il vécût encore, parce qu'il lui avait fait pleurer une fois ce que nous font pleurer les morts, il avait agi avec lui comme avec un mort, il avait commencé à oublier.

Quand son oncle lui dit ce jour-là : « Mon petit Alexis, je te donne la voiture en même temps que le second cheval », il avait compris que son oncle pensait : « Parce que sans cela tu courrais de grands risques de ne jamais avoir la voiture », et il savait que

c'était une pensée extrêmement triste. Mais il ne la sentait pas comme telle, parce que, actuellement, il n'y avait plus de place en lui pour la tristesse profonde.

Quelques jours après, il fut frappé, dans une lecture, par le portrait d'un scélérat que les plus touchantes tendresses d'un mourant qui l'adorait n'avaient pas ému. Le soir venu, la crainte d'être le scélérat qu'il avait aussitôt reconnu, l'empêcha de s'endormir. Mais le lendemain, il fit une si belle promenade à cheval, travailla si bien, se sentit d'ailleurs tant de tendresse pour ses parents vivants, qu'il recommença à jouir sans scrupules et à dormir sans remords.

Cependant, le vicomte de Sylvanie, qui commençait à ne plus pouvoir marcher droit, ne sortait plus guère du château. Ses amis et ses parents passaient toute la journée auprès de lui, et il pouvait avouer la folie la plus blâmable, les dépenses les plus absurdes, faire montre du paradoxe ou laisser entrevoir le défaut le plus choquant sans que ses parents lui fissent des reproches, que ses amis se permissent une plaisanterie ou une contradiction. Il semblait que tacitement on lui eût ôté la responsabilité de ses actes et de ses paroles qu'il gardait pourtant tout entière. Il semblait surtout qu'on eût voulu l'empêcher d'entendre à force de le quater de douceur, sinon de les vaincre par les caresses, les derniers grincements de son corps que quittait la vie. Il passait de longues et charmantes heures couché en tête-à-tête avec lui-même, le seul convive qu'il eût négligé d'inviter à souper pendant sa vie. Il éprouvait à parer son corps dolent, à accouder sa résignation à la fenêtre en regardant la mer, une joie mélancolique ; il environnait des images de ce monde, dont il était encore tout plein, mais que l'éloignement, en l'en détachant déjà, lui rendait vagues et belles, la scène de sa mort depuis longtemps préméditée, mais sans cesse retouchée, ainsi qu'une œuvre d'art, avec une tristesse

ardente. Déjà s'esquissaient dans son imagination ses adieux à la duchesse Oliviane, sa grande amie platonique, sur le salon de laquelle il régnait malgré que tous les plus grands seigneurs, les plus glorieux artistes et les plus gens d'esprit de l'Europe y fussent réunis ; il lui semblait déjà lire le récit de leur dernier entretien :

« Le soleil était couché, et la mer qu'on apercevait à travers les pommiers était mauve. Légers comme de claires couronnes flétries et persistants comme des regrets, de petits nuages bleus et roses flottaient à l'horizon. Une file mélancolique de peupliers plongeait dans l'ombre, la tête résignée dans un rose d'église ; les derniers rayons, sans toucher leurs troncs, teignaient leurs branches, accrochant à ces balustrades d'ombre des guirlandes de lumière. La brise mêlait les trois odeurs de la mer, des feuilles humides et du lait. Jamais la campagne de Sylvanie n'avait adouci de plus de volupté la mélancolie du soir.

« — Je vous ai beaucoup aimé, mais je vous ai peu donné, mon ami, lui dit-elle.

« — Que dites-vous, Oliviane, comment, vous m'avez peu donné ? Vous m'avez d'autant plus donné que je vous demandais moins, et bien plus en vérité que si les sens avaient eu quelque part dans notre tendresse. Surnaturelle comme une madone, douce comme une nourrice, je vous ai adorée et vous m'avez bercé. Je vous aimai d'une affection dont aucune espérance de plaisir charnel ne venait déconcerter la sagacité sensible. Ne m'apportiez-vous pas en échange une amitié incomparable, un thé exquis, une conversation naturellement ornée, et combien de touffes de roses fraîches ?

« Vous seule avez su de vos mains maternelles et expressives rafraîchir mon front brûlant de fièvre, couler du miel entre mes lèvres flétries, mettre dans ma vie de nobles images.

« Chère amie, donnez-moi vos mains, que je les baise, etc., etc. »

Seule l'indifférence de Pia, petite princesse syracusaine, qu'il aimait encore avec tous ses sens et avec son cœur, et qui s'était éprise pour Girolamo d'un amour invincible et furieux, le rappelait de temps en temps à une réalité plus cruelle, mais qu'il s'efforçait d'oublier. Il avait, jusqu'au dernier jour, encore été quelquefois dans les fêtes où, en se promenant à son bras, il croyait humilier son rival ; mais là même, pendant qu'il marchait à côté d'elle, il sentait ses yeux profonds distraits d'un autre amour que seule sa pitié pour le malade lui faisait essayer de dissimuler. Et maintenant cela même, il ne le pouvait plus. L'incohérence des mouvements de ses jambes ataxiques était devenue telle qu'il ne pouvait plus sortir. Mais elle venait souvent le voir, et comme si elle était entrée dans la grande conspiration de douceur des autres, elle lui parlait sans cesse avec une tendresse ingénieuse que ne démentait plus jamais comme autrefois le cri de son indifférence ou l'aveu de sa colère. Et plus que de toutes les autres, il sentait l'apaisement de cette douceur s'étendre sur lui et le ravir.

Mais voici qu'un jour, comme il se levait de sa chaise pour aller à table, son domestique étonné le vit marcher beaucoup mieux ; il fit demander le médecin, qui attendit pour se prononcer. Le lendemain, il marchait bien, et au bout de quelques jours, on lui permit de sortir.

Ses parents et amis conçurent alors un immense espoir. Le médecin crut que peut-être une simple maladie nerveuse guérissable avait affecté d'abord les symptômes de l'ataxie, qui maintenant, en effet, commençaient à disparaître. Il présenta ses doutes à Baldassare comme une certitude, et lui dit :

— Vous êtes sauvé !

Le condamné à mort laissa paraître une joie émue

en apprenant sa grâce. Mais au bout de quelque temps, le mieux s'étant accentué, une inquiétude aiguë commença à percer sous sa joie qu'avait déjà affaiblie une si courte habitude. A l'abri des intempéries de la vie, dans cette atmosphère de douceur ambiante, de calme forcé et de libre méditation, avait obscurément commencé de germer en lui le désir de la mort. Il était loin de s'en douter encore et sentit seulement un vague effroi à la pensée de recommencer à vivre, à essuyer les coups dont il avait perdu l'habitude, et de perdre les caresses dont on l'avait entouré. Il sentit aussi confusément qu'il serait mal de s'oublier dans le plaisir ou dans l'action, maintenant qu'il avait fait connaissance avec lui-même, avec le fraternel étranger qui, tandis qu'il regardait les barques sillonner la mer, avait conversé avec lui pendant des heures, et si loin et si près, en lui-même. Comme si maintenant il sentait un nouvel amour natal encore inconnu s'éveiller en lui, ainsi qu'en un jeune homme qui aurait été trompé sur le lieu de sa patrie première, il éprouvait la nostalgie de la mort où c'était d'abord comme pour un éternel exil qu'il s'était senti partir. Il émit une idée, et Cardenio, qui le savait guéri, le contredit violemment et le plaisanta. Sa belle-sœur, qui depuis deux mois venait le matin et le soir, resta deux jours sans venir le voir. C'en était trop ! Il y avait trop longtemps qu'il s'était déshabitué du bât de la vie ; il ne voulait plus le reprendre. C'est qu'elle ne l'avait pas ressaisi par ses charmes.

Ses forces revinrent, et avec elles tous ses désirs de vivre ; il sortit, il recommença à vivre et mourut une deuxième fois à lui-même.

Au bout d'un mois, les symptômes de l'ataxie, dont la disparition n'était que passagère, revinrent. Peu à peu, comme autrefois, la marche lui devint difficile, impossible, assez progressivement pour qu'il pût s'ha-

bituer à son retour vers la mort et avoir le temps de détourner la tête. La rechute n'eut même pas la vertu qu'avait eue la première attaque vers la fin de laquelle il avait commencé à se détacher de la vie, non pour la voir encore dans sa réalité, mais pour la regarder comme un tableau. Maintenant, au contraire, il était de plus en plus vaniteux, irascible, avec le regret des plaisirs qu'il ne pouvait plus goûter. Sa belle-sœur, qu'il aimait tendrement, mettait seule un peu de douceur dans sa fin en venant plusieurs fois par jour avec Alexis.

Un après-midi qu'elle allait voir le vicomte, presque au moment d'arriver chez lui, ses chevaux prirent peur, elle fut projetée violemment à terre, foulée par un cavalier qui passait au galop et emportée chez Baldassare sans connaissance, le crâne ouvert.

Le cocher, qui n'avait pas été blessé, vint tout de suite annoncer l'accident au vicomte, dont la figure jaunit. Ses dents s'étaient serrées, ses yeux luisaient, débordants de l'orbite; dans un accès de colère terrible, il invectiva longtemps le cocher; mais il semblait que les éclats de sa violence essayaient de dissimuler un appel douloureux qui, dans leurs intervalles, se laissait doucement entendre. On eût dit qu'un malade se plaignait à côté du vicomte furieux. Bientôt cette plainte, faible d'abord, étouffa les cris de sa colère, et il tomba en sanglotant sur une chaise. Puis il voulut se faire laver la figure pour que sa belle-sœur ne fût pas inquiétée par les traces de son chagrin. Le domestique secoua tristement la tête, la malade n'avait pas repris connaissance. Le vicomte passa deux jours et deux nuits désespérés auprès de sa belle-sœur. A chaque instant, elle pouvait mourir. La deuxième nuit, on tenta une opération hasardeuse. Le matin du troisième jour, la fièvre était tombée et la malade regardait en souriant Baldassare qui, ne pouvant plus contenir ses larmes, pleurait de joie sans s'arrêter. La mort, qui était venue

à lui peu à peu et sans qu'il voulût la voir, il s'était trouvé subitement en sa présence. Elle l'avait épou-  
 vanté en menaçant ce qu'il avait de plus cher; il l'avait  
 suppliée, il l'avait fléchie. Maintenant, il se sentait  
 fort et libre, fier de sentir que sa propre vie ne lui était  
 pas précieuse autant que celle de sa belle-sœur, et qu'il  
 éprouvait autant de mépris pour elle que l'autre lui  
 avait inspiré de pitié. C'était la mort maintenant qu'il  
 regardait en face, et non les scènes qui entoureraient  
 sa mort. Il voulait rester tel jusqu'à la fin, ne plus  
 être repris par le mensonge, qui, tout en voulant lui  
 faire une belle et célèbre agonie, aurait mis le comble  
 à ses profanations en souillant les mystères de sa mort  
 comme il lui avait dérobé les mystères de sa vie.

## IV

Les émotions, les fatigues de Baldassare pendant la  
 maladie de sa belle-sœur avaient précipité la marche de  
 la sienne. Il venait d'apprendre de son confesseur qu'il  
 n'avait plus un mois à vivre. Il était dix heures du  
 matin, il pleuvait à verse. Une voiture s'arrêta devant le  
 château : c'était la duchesse Oliviane. Il s'était dit alors  
 qu'il ornait harmonieusement les scènes de sa mort :

« Ce sera par une claire soirée. Le soleil sera couché  
 et la mer, qu'on apercevra entre les pommiers, sera  
 mauve. Légers comme de claires couronnes flétries et  
 persistants comme des regrets, de petits nuages bleus  
 et roses flotteront à l'horizon. »

... Ce fut à dix heures du matin, sous un ciel bas et  
 sale, et par une pluie battante, que vint la duchesse  
 Oliviane, et fatigué par son mal, tout entier à des intérêts  
 plus élevés et ne sentant plus la grâce des choses qui

jadis lui avaient paru le prix, le charme et la gloire raffinée de la vie, il demanda qu'on dise à la duchesse qu'il était trop faible; elle fit insister, mais il ne voulut pas la recevoir : ce ne fut même pas par devoir, elle ne lui était plus rien. La mort avait vite fait de rompre ces liens dont il redoutait tant depuis quelques semaines l'esclavage. En essayant de penser à elle, il ne vit rien apparaître aux yeux de son esprit; ceux de son imagination et de sa vanité s'étaient clos. Pourtant, une semaine à peu près avant sa mort, l'annonce d'un bal chez la duchesse d'Alériouvres, où Pia devait ouvrir le cotillon avec Girolamo, qui partait le lendemain pour le Danemark, réveilla furieusement sa jalousie. Il demanda qu'on fît venir Pia, sa belle-sœur résista un peu; il crut qu'on l'empêcherait de la voir, qu'on le persécutait, se mit en colère, et pour ne pas le tourmenter, on la fit chercher aussitôt.

Quand elle arriva, il était tout à fait calme, mais d'une tristesse profonde. Il l'attira près de son lit, lui parla tout de suite du bal de la duchesse d'Alériouvres et lui dit :

— Nous n'étions pas parents, vous ne porterez pas mon deuil; mais je veux vous adresser une prière : n'allez pas à ce bal, promettez-le-moi.

Ils se regardaient dans les yeux, se montrant au bord des prunelles leurs âmes, leurs âmes mélancoliques et passionnées que la mort n'avait pu réunir.

Il comprit son hésitation, contracta douloureusement ses lèvres et, doucement, lui dit :

— Ah! ne promettez plutôt pas! Ne manquez pas à une promesse faite à un mourant. Si vous n'êtes pas sûre de vous, ne promettez pas.

— Je ne peux pas vous le promettre, je ne l'ai pas vu depuis deux mois et ne le reverrai peut-être jamais; je resterais inconsolable pour l'éternité de ne pas avoir été à ce bal.

— Vous avez raison, puisque vous l'aimez, qu'on peut mourir... et que vous vivez encore de toutes vos forces... Mais vous ferez un peu pour moi; sur le temps que vous passerez à ce bal, prélevez celui que, pour dérouter les soupçons, vous auriez été obligée de passer avec moi. Invitez mon âme à se souvenir quelques instants avec vous, ayez quelque pensée pour moi.

— J'ose à peine vous le promettre, le bal durera si peu. En ne le quittant pas j'aurai à peine le temps de le voir. Je vous donnerai un moment tous les jours qui suivront.

— Vous ne le pourrez pas, vous m'oublierez; mais si après un an, hélas! plus peut-être, une lecture triste, une mort, une soirée pluvieuse vous font penser à moi, quelle charité vous me ferez! Je ne pourrai plus jamais, jamais vous voir... qu'en âme, et pour cela il faudrait que nous pensions l'un à l'autre ensemble. Moi, je penserai à vous toujours, pour que mon âme vous soit sans cesse ouverte s'il vous plaisait d'y entrer. Mais que l'invitée se fera longtemps attendre! Les pluies de novembre auront pourri les fleurs de ma tombe, juin les aura brûlées, et mon âme entre-bâillée pleurera toujours d'impatience. Ah! j'espère qu'un jour la vue d'un souvenir, le retour d'un anniversaire, la pente de vos pensées mènera votre mémoire aux alentours de ma tendresse; alors ce sera comme si je vous avais entendue, aperçue, un enchantement aura tout fleuri pour votre venue. Pensez au mort. Mais, hélas! puis-je espérer que la mort et votre gravité accompliront ce que la vie avec ses ardeurs, et nos larmes et nos gaietés et nos lèvres n'avaient pu faire?

## V

« Voilà un noble cœur qui se brise !  
Bonne nuit, aimable prince, et que des  
essaïms d'anges bercent en chantant ton  
sommeil. »

(SHAKESPEARE, *Hamlet.*)

Cependant une fièvre violente, accompagnée de délire, ne quittait plus le vicomte. On avait dressé son lit dans la vaste rotonde où Alexis l'avait vu le jour de ses treize ans, l'avait vu si joyeux encore et d'où le malade pouvait voir à la fois la mer, la jetée du port, et, de l'autre côté, les pâturages et les bois. De temps en temps il se mettait à parler, mais ses paroles ne portaient plus la trace des pensées d'en haut qui, pendant les dernières semaines, l'avaient purifié de leur visite. Dans des imprécations violentes contre une personne invisible qui le plaisantait, il répétait sans cesse qu'il était le premier musicien du siècle et le plus grand seigneur de l'univers. Puis soudain calmé, il disait à son cocher de le mener dans un bouge, de faire seller les chevaux pour la chasse. Il demandait du papier à lettres pour convier à dîner tous les souverains d'Europe à l'occasion de son mariage avec la sœur du duc de Parme; effrayé de ne pouvoir payer une dette de jeu, il prenait le couteau à papier placé près de son lit et le braquait devant lui comme un revolver, il envoyait des messagers pour s'informer si l'homme de police qu'il avait rossé la nuit dernière n'était pas mort, et il disait en riant, à une personne dont il croyait tenir la main, des mots obscènes. Ces anges exterminateurs qu'on appelle Volonté, Pensée, n'étaient plus là pour faire rentrer dans l'ombre les mauvais esprits de ses sens et les basses émanations de sa mémoire.

Au bout de trois jours, vers cinq heures, il se réveilla comme d'un mauvais rêve dont on n'est pas responsable, mais dont on se souvient vaguement. Il demanda si des amis ou des parents avaient été près de lui pendant ces heures où il n'avait donné l'image que de la partie infime, la plus ancienne et la plus morte de lui-même, et il pria s'il était repris par le délire qu'on les fît immédiatement sortir et qu'on ne les laissât rentrer que quand il aurait repris connaissance. Il leva les yeux autour de lui dans la chambre et regarda en souriant son chat noir qui, monté sur un vase de Chine, jouait avec un chrysanthème et respirait la fleur avec un geste de mime. Il fit sortir tout le monde et s'entretint longuement avec le prêtre qui le veillait. Pourtant il refusa de communier et demanda au médecin de dire que l'estomac n'était plus en état de supporter l'hostie. Au bout d'une heure, il fit dire à sa belle-sœur et à Cardenio de rentrer. Il dit :

— Je suis résigné, je suis heureux de mourir et d'aller devant Dieu.

L'air était si doux qu'on ouvrit les fenêtres qui regardaient la mer sans la voir, et à cause du froid trop vif on laissa fermées celles d'en face devant qui s'éten-  
daient les pâturages et les bois.

Baldassare fit traîner son lit près des fenêtres ouvertes. Un bateau, tiré de la jetée par des marins qui tenaient des cordes, partait. Un beau mousse d'une vingtaine d'années se tenait au bord, à chaque vague on croyait qu'il allait tomber dans la mer, mais il se tenait ferme sur ses jambes solides. Il tendait les filets pour amener le poisson et tenait une pipe chaude entre ses lèvres salées par le vent. Et le même vent qui enflait sa voile venait rafraîchir les joues de Baldassare et fit voler un papier dans la chambre. Il détourna la tête pour ne plus voir cette image heureuse des plaisirs qu'il avait passionnément aimés et qu'il ne goûterait

plus. Il regarda le port : un trois-mâts appareillait. « C'est le bateau qui part pour les Indes », dit Cardenio. Baldassare ne distinguait pas les gens debout sur le pont qui levaient des mouchoirs, mais il devinait la soif d'inconnu qui altérait leurs yeux ; ceux-là avaient encore beaucoup à vivre, à connaître, à sentir. Un cri s'éleva, on détacha l'ancre, et le bateau s'ébranla sur la mer sombre vers l'occident, où dans une brume dorée la lumière mêlait les petits bateaux et les nuages, et murmurait aux voyageurs des promesses irrésistibles et vagues. Baldassare fit fermer les fenêtres de ce côté de la rotonde et ouvrir celles qui donnaient sur les pâturages et les bois. Il regarda les champs, mais il entendait encore le cri d'adieu poussé sur le trois-mâts et il voyait le mousse, la pipe entre les dents, qui tendait les filets. La main de Baldassare remuait fiévreusement. Tout à coup il entendit un petit bruit argentin, imperceptible et profond comme un battement de cœur. C'était le son des cloches d'un village extrêmement éloigné qui, par la grâce de l'air si limpide ce soir-là et de la brise propice, avait traversé bien des lieues de plaines et de rivières avant d'arriver jusqu'à lui pour être recueilli par son oreille fidèle. C'était une voix présente et bien ancienne, maintenant il entendait son cœur battre avec leur vol harmonieux, suspendu au moment où elles semblaient aspirer le son, et s'exhalant longuement et faiblement avec elles. A toutes les époques de sa vie, dès qu'il entendait le son lointain des cloches, il se rappelait malgré lui leur douceur dans l'air du soir quand, petit enfant encore, il rentrait au château par les champs. A ce moment le médecin fit approcher tout le monde, ayant dit :

— C'est la fin !

Baldassare reposait les yeux fermés, et son cœur écoutait les cloches que son oreille paralysée par la

mort voisine n'entendait plus. Il revit sa mère quand elle l'embrassait en rentrant, puis quand elle le couchait le soir et réchauffait ses pieds dans ses mains, restant près de lui s'il ne pouvait pas s'endormir ; il se rappela son Robinson Crusoé, et les soirées au jardin, l'été, quand sa sœur chantait, les paroles de son précepteur qui prédisait qu'il serait un jour un grand homme, et l'émotion de sa mère alors, qu'elle s'efforçait en vain de cacher. Maintenant il n'était plus temps de réaliser l'attente passionnée de sa mère et de sa sœur qu'il avait si cruellement trompée. Il revit le grand tilleul sous lequel il s'était fiancé et le jour de la rupture de ses fiançailles où sa mère seule avait su le consoler. Il crut embrasser sa vieille bonne et tenir son premier violon. Il revit tout cela dans un lointain lumineux, doux et triste comme celui que les fenêtres du côté des champs regardaient sans le voir. Il revit tout cela, et pourtant deux secondes ne s'étaient pas écoulées depuis que le docteur, écoutant son cœur, avait dit : « C'est la fin ! » Il se releva en disant : « C'est fini ! »

Alexis, sa mère et Cardenio se mirent à genoux avec le duc de Parme qui venait d'arriver. Les domestiques pleuraient devant la porte ouverte.

MARCEL PROUST.